



Les deux mendiants

Cette histoire se passe au Caire, il y a bien longtemps de cela. Mais l'époque importe peu, car les héros de ce récit sont de tous les temps comme l'est son enseignement. Près de la Porte Romaine, entre la basilique Al Mo'allaqua, la suspendue, et la synagogue Ben Ezra, officiait un mendiant de la plus belle espèce nommé Samir. L'homme était crasseux à souhait, édenté comme il convenait et boiteux à en faire plier sa béquille. Du matin au soir, vêtu de guenilles de circonstance, il se postait au bord de la rue poussiéreuse et tendait une main tremblante aux passants en composant un regard de chien malade. Certains l'évitaient, d'autres l'ignoraient, mais beaucoup lui donnaient la pièce. Samir connaissait son affaire et savait inspirer la pitié. Certes, il y avait des journées moins fructueuses que d'autres, mais dans l'ensemble, Samir ne se plaignait pas. Les gens du quartier le connaissaient, il y avait toujours moyen de boire un gobelet d'eau fraîche dans une taverne alentour, et la soldatesque le laissait tranquille. Bref la place était bonne, d'autant qu'il y était seul.

Jusqu'à ce matin-là. Le soleil était levé depuis deux heures lorsque Samir arriva dans sa rue. Après avoir salué le marchand d'épices, tapé dans le dos du cordonnier et pesté contre le tanneur qui empuantissait les lieux, il rejoignit benoîtement son poste, devant un porche pourvoyeur d'ombre, épousseta en sifflotant la vieille caisse qui lui servait de siège et arrangea ses hardes convenablement. Enfin, tout en majesté déguenillée, il s'apprêta à s'asseoir quand soudain, il se figea. Là-bas, de l'autre côté de la rue, se tenait un homme. Hirsute, dépenaillé, sale comme fond de cave, l'individu lui faisait face et interpellait les passants en tendant la main. Un autre mendiant ! Samir manqua d'avaler sa langue. Qu'est ce que ça voulait dire ? D'où sortait-il cet affreux-là ?

Il se redressa et béquille au vent, traversa la rue en hurlant : « Eh, toi, le pouilleux, le loqueteux ! Va-t-en ! Disparais d'ici, infecte plaie du monde ! Retourne dans la boue puante qui t'a vu naître pour y croupir jusqu'à ta mort ! »

L'autre ne bougea pas.

Furieux, Samir s'approcha, menaçant. Quelques passants s'arrêtèrent, espérant un pugilat. Une querelle de mendiants ! Voilà qui était toujours bon à prendre pour égayer la journée ! Samir leva bien haut sa béquille.

Calmement, l'homme se redressa et regarda Samir.

« Fils, que vas-tu faire avec ta canne ? Me frapper ? M'assommer ? Alors je tomberai. Il y aura du sang. Les soldats viendront. Je serai mort et tu me rejoindras bientôt. C'est ce que tu désires, fils ? »

Eberlué, Samir bredouilla quelques mots inintelligibles.

« Vois-tu, fils, continua l'autre, tu penses qu'il y a un mendiant de trop ici ; moi, Bassim, je pense comme toi. Mais pour savoir lequel est-ce de nous deux, je te propose ceci : Je reste ici ; tu retournes à ta place. À la fin de la semaine, nous compterons combien chacun a récolté. Celui de nous deux qui aura le moins de pièces partira. Tu es d'accord ?

Samir roula de grands yeux, regarda à droite et à gauche ; la foule s'était agglutinée autour d'eux, avide de connaître la suite. Entre autres qualités, Samir possédait le sens des réalités. L'autre avait raison. Et puisque ce poisseux le défiait, lui, Samir, un des plus anciens mendiants du Caire, il relèverait le défi.

Bombant le torse et prenant les badauds à témoin, il répondit, avec un dédain princier : « Bassim, tu aurais pu ne perdre que la vie ; tu vas perdre ton honneur. J'accepte le combat ». Et dans une volte face poussiéreuse, sous les applaudissements de l'assistance, il retourna sous son porche.

Samir n'était pas inquiet ; Il gagnerait haut la main. Il lui suffirait d'appliquer très assidûment la méthode qui lui avait toujours servi : remercier. Remercier chaque personne qui lui faisait un don, quel qu'en soit le montant, quelle que soit cette personne ; remercier vraiment, du fond du cœur, du fond des yeux, du fond de l'âme. Ce simple mot encourageait ceux qui donnaient un jour à donner encore le lendemain et même à donner plus, tant ils étaient contents d'être ainsi considérés. Samir savait cela. C'est ce qu'il fit, sans plus s'occuper de son rival d'en face. Il s'appliqua à dire merci à chacun en y mettant tout son être et sa sincérité.

Au fur et à mesure que passaient les jours, Samir vit le fruit de ses efforts grossir, tinter et trébucher.

Lorsque, le dernier jour de la semaine, le crépuscule assombrit la cité, les deux mendiants déplièrent leur carcasse, quittèrent leur poste et traversèrent chacun la moitié de la rue. Samir n'était que certitude. Certain de sa victoire, il voyait déjà ce fils de cafard se retirer, humilié, la tête plus basse que ses orteils.

Bassim était calme, paisible. On eut pu dire détaché.

« Nous comptons ? » dit Samir. « Nous comptons, » répondit Bassim.

Ils comptèrent, comptèrent et recomptèrent ; l'intervention d'un tiers fut nécessaire, puis d'un autre, et d'un autre encore. On nota, on additionna, on vérifia mille fois. Car Samir ne voulait pas y croire : Bassim l'avait dépassé largement. Son butin était bien plus élevé. Abasourdi, il finit par se rendre à la cruelle évidence. Comment était-ce possible ? Quelle magie avait-il employé ? Sous le regard tranquille de Bassim, Samir rassembla ce qui lui restait de dignité et dit :

« Cette rue est à toi. Je m'incline et je me retire. Mais avant de disparaître, je veux savoir. Comment as-tu fait ? Quel est ton secret. ? »

Bassim posa une main amicale sur l'épaule de Samir, sourit malicieusement et lui dit : « Tu veux mon secret, fils, Je vais te le confier. Quand les gens te donnent, toi tu les remercies. Moi, je les félicite. »

fin

Note : ce conte est gracieusement mis à votre disposition, que vous souhaitiez l'utiliser dans un cadre privé ou professionnel. Seules sa reproduction et sa publication, sous quelque forme que ce soit sont subordonnées à l'autorisation écrite de l'auteur.

© **Philippe Coste 2008**

